IdeAs

Idées d'Amérique

18 | 2021

**Frontières dans les Amériques – Intégration, sécurité
et migrations**

Franck Poupeau, *Altiplano. Fragments d'une révolution (Bolivie, 1999-2019)*

Paris, Raisons d'agir, 2021

Françoise Martinez

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ideas/11464>

DOI : 10.4000/ideas.11464

ISSN : 1950-5701

Éditeur

Institut des Amériques

Référence électronique

Françoise Martinez, « Franck Poupeau, *Altiplano. Fragments d'une révolution (Bolivie, 1999-2019)* », *IdeAs* [En ligne], 18 | 2021, mis en ligne le 01 octobre 2021, consulté le 09 décembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ideas/11464> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ideas.11464>

Ce document a été généré automatiquement le 9 décembre 2021.

IdeAs – Idées d'Amérique est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Franck Poupeau, *Altiplano. Fragments d'une révolution (Bolivie, 1999-2019)*

Paris, Raisons d'agir, 2021

Françoise Martinez

RÉFÉRENCE

Franck Poupeau, *Altiplano. Fragments d'une révolution (Bolivie, 1999-2019)*, Paris, Raisons d'agir, 2021.

- 1 Le titre principal tient en un mot, quoique riche d'imaginaires, *Altiplano*. Mais telle une poupée russe, le livre s'ouvre sur cinq autres livres, qui à leur tour renferment des chapitres pleins de souvenirs, d'enquêtes sociologiques, d'analyses, de témoignages, de zooms insérés. Ces livres dialoguent les uns avec les autres pour rendre compte d'un parcours personnel et intellectuel de 20 ans, qui coïncide avec ces deux décennies de transformations profondes qu'a connues la Bolivie avec son passage au XXI^e siècle.
- 2 Dans ce pays enclavé, situé au cœur de l'Amérique du Sud et assez peu médiatisé, les mouvements populaires croissants depuis la fin des années 1990 portent au pouvoir, avec les élections de décembre 2005, le Movimiento Al Socialismo (MAS), incarné par la figure d'Evo Morales présenté comme « le premier président indigène du pays ». Les observateurs étonnés de ce succès lui prédisent une courte vie politique, alors qu'il lance son *proceso de cambio* pour en finir avec « l'État colonial et le néolibéralisme » et enchaîne les réussites électorales. Franck Poupeau montre les nouvelles alliances qui ont permis la convergence des mouvements indigène, paysan et ouvrier, à l'occasion des mobilisations de la « guerre de l'eau » de 2000 et de la « guerre du gaz » de 2003, qui culmine en octobre par le blocage de La Paz et la chute du gouvernement de Sánchez de Lozada. Il analyse le processus insurrectionnel et électoral inédit qui est lancé, qui soulève les passions sur place et interroge à l'extérieur quant à la teneur des « horizons révolutionnaires ». Car c'est bien une révolution qui se met en place, comme le montre l'auteur dans son Livre 1 « La promesse des insurrections », puisque l'ordre

institutionnel du pays est profondément transformé comme un effet du renouveau des mobilisations populaires et des luttes sociales. La particularité est que la rupture reste légale et c'est sa plus grande force. L'autre particularité est que le MAS ne s'érige pas en un parti représentant, en haut lieu, les demandes des organisations d'en bas, mais devient l'instrument politique des organisations sociales qui sont les acteurs directs des politiques menées. Les écueils habituels de la « représentation politique », pointés par Pierre Bourdieu, sont évités puisque les décisions ne sont plus celles de professionnels constitués en appareil, mais relèvent de formes d'auto-organisation qui « entrent en politique ».

- 3 Bien qu'une partie de la Bolivie n'ayant jamais accepté ce scénario inédit, demande le « retour à la démocratie » et tente, dès 2006, de déstabiliser le gouvernement, la légitimité du MAS reste incontestable et le parti enchaîne les victoires électorales, toujours servi par le même binôme Evo Morales – Alvaro García Linera. Si les promesses étaient de taille, les résultats sont évidents dès la première année en termes de réduction de l'extrême pauvreté et de redistribution des richesses.
- 4 L'auteur analyse le changement de paradigme depuis son terrain de prédilection, El Alto, sur les hauteurs de La Paz, regroupement d'anciens quartiers périphériques de La Paz devenus la deuxième ville la plus peuplée du pays après Santa Cruz. Elle forme aussi, avec La Paz, l'agglomération urbaine la plus importante du pays, celle aussi où s'expriment, du fait d'une convergence exceptionnelle des mouvements populaires et de leur expression électorale à travers le MAS, « les horizons révolutionnaires » et les perspectives d'une lutte politique commune articulée aux revendications des luttes indigènes.
- 5 Le Livre 2 « Politique des périphéries (2006-2008) » s'appuie sur les observations des premiers changements spectaculaires qui commencent en 2006. La nationalisation des hydrocarbures permet un accroissement des recettes qui furent reversées dans des programmes d'aide et subventions accordées aux plus défavorisés : pensions de retraite, suivi des grossesses, primes aux enfants alphabétisés... L'auteur observe aussi les critiques contre le parti, son organisation et ses cooptations institutionnelles. L'enchaînement des victoires électorales a un autre effet, celui de l'institutionnalisation du MAS apportant de l'eau au moulin d'une opposition qui dénonce un parti intrinsèquement corrompu autour d'un *caudillo* qui s'accrocherait au pouvoir. Le zoom inséré dans ce chapitre, concernant les entretiens menés au sein du *barrio Solidaridad* de la ville d'El Alto, où l'auteur retourne en 2006, renoue avec la Bolivie des êtres en chair et en os et posent le problème des liens tissés entre le sociologue et son terrain. Il confronte le *padrino* bienfaiteur invité aux célébrations et l'enquêteur qui prend des notes. Ces thématiques avaient été largement traitées dans les *Carnets boliviens. Un goût de poussière* (2008), dont l'auteur reprend ici les développements dans des pages admirablement écrites, posant les joies et dilemmes de l'ethnographe, partageant expériences sensibles et sentiment récurrent d'un hors-jeu social, que tout chercheur attaché à son terrain et problématisant sa relation avec ses interlocuteurs pourra reconnaître.
- 6 Changeant fréquemment de forme et de style de présentation, des développements insérés, des photos, des interventions ou entretiens, pratique des changements d'échelle, marque des pauses dans le développement, illustrant aussi ces temps de réflexion, cette ligne de pensée et d'écriture non continue du chercheur, la diversité de ses activités et de sa production. Il y a un engagement pris à répondre aussi,

ponctuellement, aux curiosités des journalistes ou à divulguer, sans attendre, des idées, des résultats d'observation et de terrain, ou des débats tels que ceux qui agiteront l'opinion autour de l'approbation d'une nouvelle Constitution politique, se prêtant à deux textes co-écrits avec le sociologue Hervé Do Alto.

- 7 Mais les émerveillements peuvent aussi être suivis de désillusions, les enthousiasmes d'amertumes, l'esprit d'aventure tomber dans des routines. Dans le Livre 3 « Le partage des eaux (2008-2010) », le chercheur expatrié déplacé géographiquement et socialement et qui se sait « déclassé par le haut », se résout à l'impossible relation fusionnelle avec son terrain, à la « paradoxale permanence du colonialisme des rapports sociaux ». Mais cette conscience permet la différence acceptée et le sens du devoir d'agir, en témoignant, en rendant compte, en expliquant. C'est la vaste enquête menée par l'auteur entre 2008 et 2010, sur l'accès à l'eau, dans les quartiers les moins équipés de La Paz et d'El Alto, qui rythme désormais les pages et la réflexion. Dans le pays, l'enthousiasme et les espoirs soulevés dans la population par la victoire des mouvements sociaux se sont heurtés aux « réalités de l'exercice de gouvernement ». Les avancées sont notables pourtant dans certains quartiers qui ont vu l'installation de canalisations à domicile et avec elles l'accès à une autre vie, mais d'autres restent en marge du réseau, avec tous les problèmes sanitaires qui en découlent. L'auteur raconte les petits combats quotidiens des familles au sein de ce qui peine à mériter le nom de ville, sans frontières claires, sans planification urbaine, sans régulation des terres ni du marché immobilier. On n'est plus dans la vitrine de la ville rebelle et debout (si on se rappelle que l'image de *El Alto, de pie, nunca de rodillas*. El Alto, debout, jamais à genoux, slogan phare de la guerre du gaz qui se termina dans un bain de sang, est restée très présente dans un certain imaginaire collectif). On est plutôt dans la nécessité de survie, dans certaines pratiques de la communauté rurale d'origine, dans les difficultés à construire du collectif comme à travers les comités de quartier. Pendant ce temps, le gouvernement faisant preuve de « pragmatisme politique » négocie avec les différents secteurs de la société bolivienne, pour mener à bien, notamment, la refondation constitutionnelle. Et l'auteur de penser à la possibilité, dès lors, pour les systèmes alternatifs de gestion de l'eau orientés vers les besoins sociaux, de se pérenniser grâce à la reconnaissance de l'économie plurielle de la nouvelle Constitution politique de l'État plurinational, promulguée en 2010.
- 8 Le Livre 4 « Entre deux mondes (2010-2016) » revient sur les années postérieures à la nouvelle Constitution, celles où le processus révolutionnaire choisit de s'accommoder de ce qu'il est convenu d'appeler le capitalisme andino-amazonien. La cause écologique « délaissée » au profit d'autres urgences assumées comme telles, devient l'instrument majeur d'une opposition qui gagne du terrain, en particulier suite à la crise du Tipnis de 2011. L'auteur rappelle les enjeux de cette épreuve de force dans laquelle le gouvernement perdit des appuis certains dans les basses terres et dans l'opinion, notamment auprès des ONG et de certains milieux intellectuels. Il faut alors tout observer en même temps pour comprendre l'« entre-deux mondes », les potentialités des formes d'auto-organisation qui se trouvaient, selon l'auteur, au cœur du projet de révolution, les négociations ou compromis nécessaires à la poursuite des politiques sociales, les choix d'une économie plurielle où les luttes corporatives prennent peu à peu le dessus sur la production de biens communs, le rapport mythifié aux communautés indigènes. On retiendra également la digression stimulante menée avec Maëlle Mariette sur les *cholets* d'El Alto (fusion de *cholo* et *chalet*), symboles d'une modernisation de la ville et de la fierté identitaire d'une bourgeoisie aymara qui passe

aussi par cette architecture émergente et ces constructions ostentatoires, rendues possibles par « l'économie ethnique » telle que la définit Olivia Harris en renvoyant aux échanges générés en dehors du marché et à travers des formes d'auto-organisation communautaire. L'auteur reprend la notion à divers moments de l'ouvrage montrant qu'elle n'est pas incompatible, mais complémentaire, avec l'économie formelle de marché. L'État « indigène » dès lors est celui qui permet la création de ces formes économiques alternatives ayant leurs propres règles et réseaux, et quoiqu'attendu, nous dit l'auteur il peine à s'imposer.

- 9 Commence alors le Livre 5 et les « Fins de cycle (2016-2019) ».
- 10 La crise politique qui suivit le référendum de 2016 concernant la possibilité d'une nouvelle candidature d'Evo Morales, lequel trouva le moyen juridique de se présenter pour un nouveau mandat, amena ses opposants à réclamer le retour d'une démocratie bafouée. Ce fut une période de recompositions politiques dans la plupart des départements. L'auteur, fidèle à son terrain, enquête alors avec Claude Le Gouill sur la crise spécifique qui suit la crise hydrique et les coupures d'eau de novembre 2016 dans l'agglomération La Paz-El Alto. Le gouvernement réagit vite mais se heurte à des conflits internes et à de nouveaux réseaux de mobilisation. Entre 2016 et 2019, Evo Morales s'aliène peu à peu une partie des forces qui le soutenaient. Il est renversé en octobre 2019 par ce qui a été tantôt revendiqué comme un mouvement de récupération de la démocratie, tantôt dénoncé comme le coup d'état le plus spectaculaire de l'histoire du pays. Cette « destitution forcée qui ressemble étrangement à un coup d'état », comme l'a qualifiée l'auteur, met en place une contre-révolution offensive, qui ne parvint pas, malgré des médias anti-Mas, à un consensus social.
- 11 Depuis les élections d'octobre 2020, le « processus de changement » a repris son cours, toujours mené par le MAS, mais qui s'incarne en une nouvelle figure, celle de Luis Arce Catacora. L'auteur peut ainsi conclure, à l'instar de Daniel Guérin, qu'« en matière de luttes sociales, l'odeur de la poudre met des siècles à se dissiper », et que la recherche sociologique n'en a jamais tout à fait fini avec l'exploration des processus révolutionnaires. Ces derniers renferment une multiplicité de pratiques et de processus de subjectivation que l'analyse sociologique s'efforce de mettre en relation et d'articuler dans un système cohérent d'interprétation.
- 12 Dans ce volume de 700 pages, la sociologie est partout, et Pierre Bourdieu, périodiquement mobilisé. Au regard réflexif du chercheur sur son objet, ses terrains, sa méthode, ses résultats, se mêlent ses doutes, ses surprises et sa sensibilité.
- 13 L'auteur réussit ce tour de force de rassembler 20 ans de déambulations, d'enquêtes, d'observations et de rencontres qui inscrivent également la recherche dans une démarche collective, en un ouvrage qui, loin d'être une somme indigeste, se lit comme un roman et invite tout chercheur, bolivien ou non, à repenser sans cesse son positionnement scientifique et humain.

AUTEURS

FRANÇOISE MARTINEZ

Françoise Martinez est professeure des Universités en Histoire et Civilisation contemporaine de l'Amérique latine à la Faculté des Lettres de Sorbonne Université. Elle est membre du CRIMIC (Centre de Recherches Interdisciplinaires sur les Mondes Ibériques Contemporains, EA 2561) et co-responsable de son axe Iberhis (Histoire et cultures des mondes ibériques). Ses domaines de recherche sont l'histoire politique contemporaine de l'Amérique latine et de la Bolivie en particulier, l'histoire de l'éducation et l'histoire des politiques symboliques menées au Mexique et en Bolivie. Elle a dirigé plusieurs programmes de recherche et est l'auteure de nombreuses publications sur ces thématiques. Elle est co-rédactrice en chef de la revue *IdeAs. Idées d'Amériques*. francoise.martinez@sorbonne-universite.fr